

# Plus, c'est plus !

*Dans ses deux derniers projets, Stephan Eicher a réarrangé ses propres chansons pour des orchestrations très différentes de son monde habituel : il s'est fait accompagner par un orchestre d'automates, puis par une fanfare d'influence balkanique.*



*Interview: Jean-Damien Humair* — Le point de départ aurait pu (ou aurait dû) être un problème: un désaccord avec sa maison de disque a empêché Stephan Eicher de sortir un nouvel album depuis 2012. Mais le musicien a plus d'un tour dans son sac. Il en a profité pour explorer de nouveaux espaces sonores, d'abord avec *Die Automaten*, une tournée solo dans laquelle il s'est accompagné d'un étonnant orchestre d'automates, puis il a collaboré avec la fanfare bernoise Traktorkestar, d'influence balkanique, renforcée par une beat-boxeuse. Mais comment retravaille-t-on des tubes qui, pour certains, sont dans toutes les oreilles ?

*Stephan Eicher, un différend avec votre maison de disque vous a empêché pendant des années de sortir un nouvel album. Pouvez-vous et voulez-vous nous raconter cette histoire ?*

Le début de cette histoire, c'est le moment où l'industrie du disque nous a fait croire que l'apparition de la digitalisation était un cygne noir: une surprise non prévisible. Or, elle avait bien décidé, au contraire, de tout miser sur le streaming. Leur idée était simple, pouvoir louer la musique, 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7 avec un prix à payer pour le tuyau flambant neuf qui transportait tout ça (la distribution), en évitant de laisser des bouts du gâteau au disquaire, et sans payer pour l'eau qui en sort – la musique. Le tout a été amené dans les médias avec des arguments tels que: «les chiffres sont plombés, on doit licencier, les musiciens faites un effort, etc.» Au début, les budgets notés dans mon contrat étaient respectés à 80%, et quelque temps plus tard, environ un quart des gens qui travaillaient avec moi ont été licenciés. Après l'album *L'Envolée*, en 2012, le budget était respecté à hauteur d'environ 60%, après cela, une autre vague de licenciements a décimé les gens qui travaillaient dans les maisons de disque, pour beaucoup, des amis de longue date. J'ai fait part à l'époque de mon mécontentement... et encore plus de gens ont été licenciés. Le jour où le budget inscrit dans mon contrat n'a été respecté qu'à 50%, j'ai demandé l'avis d'un avocat. Et c'est à ce moment que mes interlocuteurs les plus intimes, qui étaient encore en place dans la maison de disque, les personnes qui m'avaient signé, ont été licenciées. Je voulais l'avis d'un juge sur ce non-respect du contrat, répété. Comment pouvaient-ils manipuler, modifier autant, ce qui avait été convenu par écrit ?

Ce qu'il faut savoir, c'est que celui qui paie pour réaliser le disque (frais de studio, musiciens, techniciens, pochettes, vidéos, promotion, marketing, etc.) devient propriétaire des masters. En regardant la réalité, et pas le contrat, j'ai remarqué que c'était moi qui payais, et ceci pour la plupart de mes disques. Je me disais qu'il serait normal de devenir propriétaire à parts égales, 50/50... ce qu'Universal n'a pas eu envie de voir, de discuter. La procédure a été longue et coûteuse. Le temps et l'argent, deux

valeurs qui se sont épuisées de mon côté, en 2017. Ce qui n'a pas été le cas d'un empire tel qu'Universal/Vivendi.

## Je crois que mon public serait déçu d'entendre une reproduction de mes disques

*machines. D'où vous est venue cette idée ?*

Trois ingrédients étaient nécessaires pour ce projet. Premièrement, la demande de mon tourneur de faire une tournée en solo. Je me souvenais de mes débuts ou j'étais seul sur scène avec des boîtes à rythmes et des synthés analogiques. Deuxièmement, le film *The Sound Of Belgium*, où il y a une scène avec Tony Decap, un inventeur spécialisé dans les orchestrons anciens, avec une vision de les amener dans le futur... J'ai rencontré Tony et on a commencé à imaginer cet orchestre automatisé. Troisièmement, le désir de surpasser mes capacités de musicien et celles de la technique actuelle.

*Les machines remplacent-elles les humains ? Que font-elles mieux ou différemment des vrais musiciens ?*

Les vrais musiciens ont cette capacité de tenir une idée en balance, tout juste avant que ça se casse la gueule... Ce moment suspendu est le grain de l'élégance, de la beauté, d'une vérité qui me parle beaucoup plus que ce que la machine pourrait penser de ce que je devrais penser. En plus, entre musiciens, on se nourrit des énergies des autres, il naît cette sensation de vivre quelque chose au même moment au même endroit, et plein d'autres choses, qui peuvent me faire sortir un timide et un peu simpliste: «fuck that Artificial Intelligent machine!» (il rit).

*Comment dès lors avez-vous vécu une tournée où les machines faisaient tous les soirs exactement la même chose ?*

Pas ces machines... si vous regardez les vidéos sur internet vous pouvez peut-être voir que je déclenche les arrangements, des parties solos, il y a des changements de dynamique, carrément des remixes de mes chansons générés par un pédalier d'orgue d'église modifié par mes techniciens, et un programme de DJ (Ableton Live).

*Aujourd'hui, tout le monde peut créer de la musique avec un logiciel sur son ordinateur, voire sur son téléphone. Qu'est-ce que vos automates apportent de différent d'un ordinateur ?*

Ils jouent en acoustique, sans amplification. Ils stimulent les molécules d'air, ils font un son spatial, et pas une simple stéréo.

La base des arrangements est quand même stockée dans un ordinateur, mais c'est moi le musicien qui dirige, déclenche la multitude des séquences, préprogrammées pendant 3 mois, note par note, dans mon studio en Camargue... un travail de titan.

*Comment avez-vous arrangé vos morceaux pour ces automates ? Avez-vous voulu recréer une ambiance rétro, vintage, ou avez-vous plutôt cherché de nouvelles sonorités ?*

J'étais totalement séduit par l'idée d'orchestration: mélanger des sons de glockenspiel avec le piano, le célesta, le xylophone et un automate construit sur une vibraphonette, un petit vibraphone jazz... Et puis, cet orgue en plexi avec des trémolos, modulations, des bruits internes utilisés comme des percussions, des *clicks and cuts* analogiques qu'un orgue ordinaire ne serait pas capable de sortir. Même chose avec l'accordéon qui est un chef-d'œuvre d'ingéniosité réalisé par Tony Decap. Et les deux Tesla Coil, des inventions du génie Nikola

Tesla. Leurs arcs électriques ont une fréquence audible que j'ai manipulée avec ma guitare électrique, un exercice très dangereux et très spectaculaire..., bref j'étais porté par des couleurs jamais entendues auparavant.

## Le Traktorkestar, c'est une musique qui utilise les poumons et les muscles

*Les musiciens aiment en général retoucher leurs morceaux. Le public, souvent, a envie de retrouver le son de la version studio. Avez-vous parfois des réactions de spectateurs qui disent préférer les versions originales des albums ?*

Je crois que cette question a été réglée après mon album *1000 Vies* sorti en 1996. J'ai été très tôt franc avec mon public, en disant: un disque est un disque et un concert est autre chose. Quelque chose qui se fait avec et pas pour le public. Je crois que mon public qui me suit serait déçu d'entendre une reproduction d'un de mes disques. Ils crieraient: «quelle escroquerie!» C'est un public rare et attentif... et je suis très heureux avec ce fait.

*Vous avez sorti le 15 février un nouvel album, «Hüh!», le premier depuis 2012. Il reprend les versions «Traktorkestar»*

*de vos chansons et quelques inédits. Vous avez commencé par la tournée, puis vous sortez l'album. C'est bien de faire les choses à l'envers ?*

Je pense que c'est une bonne idée de connaître parfaitement les chansons avant d'aller en studio. Les vivre avec un public rationaliste, pour la tonalité, le tempo, l'arrangement. Sauf si le studio est le début de votre réflexion... ce qui sera le thème, non pas de mon prochain disque, mais du suivant.

*Comment avez-vous rencontré le Traktorkestar, et qu'est-ce qui vous a donné envie de jouer avec cet ensemble ?*

J'ai vu des vidéos sur YouTube, l'envie de parler en bernois avec mes coéquipiers, leur son

qui s'est formé pendant des centaines de concerts, leur «physicalité», cette attitude punk qui se dégage dans les fanfares des Balkans, leur folie, c'est une musique qui utilise les poumons et les muscles, avec une volonté de leur montrer la France.

#### Qui a fait les arrangements ?

On a fait des sessions de travail en écoutant mon répertoire et en distribuant les chansons aux musiciens qui ont eu des idées... Thierry Luethi, Matthias Baumann, Simeon Schwab et moi. Nous nous sommes retrouvés pour des répétitions communes, très directes et démocratiques... à la Suisse, quoi: lent – pénible et respectueux (*il rit*).

*Dans quel esprit avez-vous arrangé vos morceaux pour cet ensemble qui est bien loin de votre univers entre rock et électro ?*

Une fanfare est mobile: on peut faire de la musique en marchant, aller vers les gens, un thème que je poursuis depuis la tournée *Envolée*. Sur le disque, il y a en plus quelques petites touches de parfum, des épices d'autres instruments, basées sur l'idée de pouvoir écouter le disque plusieurs fois en découvrant de nouveaux détails, ce qui n'est pas possible en concert. Quand c'est joué, ce n'est pas manipulable, mais sur un enregistrement, c'est à nous de faire le cadrage de ce que le public perçoit. Pour la fin de votre question: mes oreilles me disent: «calmez-vous, c'est quoi

ce boucan?», mais de ma bouche sort: «plus vite! Plus fort!»

*Vous avez ajouté au Traktorkestar la beat-box de Steff la Cheffe. Ça ne fait pas très fanfare.*

*Pourquoi ce choix ?*

Dans l'art, il y a beaucoup cette phrase «less is more» (moins, c'est plus)... Il m'arrive de penser: «plus c'est plus». Trois batteurs et Steff la Cheffe, soit quatre batteurs, c'est «over the top». C'est ce trop qui m'intéresse dans notre projet: déborder, ne pas faire sens, aller à l'opposé de cette petite barque, où tout le monde est assis, qui se cherche un chemin à travers ce mauvais temps qui s'appelle musique-digitale, et qui disparaît dans le cloud...

## «Mehr ist mehr» - Stephan Eicher über das Arrangieren

*Zusammenfassung: Pia Schwab* — Bei seinen jüngsten beiden Projekten hat Stephan Eicher eigene Lieder in Welten versetzt, die bislang nicht die seinen waren. Wie es dazu kam? Durch Schwierigkeiten! Ein Streit mit seinem Label hinderte ihn seit 2012 daran, eine neue CD herauszubringen. Er hat das Hindernis genutzt, um neue Klangwelten zu erkunden. Zuerst ging er auf Solo-Tournee mit einem Automaten-Orchester, danach arbeitete er mit Traktorkestar zusammen, einem Berner Blasorchester mit Balkan-Touch, verstärkt durch die Beatboxerin Steff la Cheffe. Aber wie bearbeitet man Lieder, deren Originalversionen so viele Fans im Ohr haben?

*Nochmals zur Vorgeschichte, Stephan Eicher, erzählen Sie uns davon?*

Der Ausgangspunkt war, dass uns die Plattenindustrie vorgaukelte, mit der Digitalisierung komme etwas völlig Unberechenbares auf uns zu. Dabei hatte sie längst beschlossen, ganz auf Streaming zu setzen, auf «gemietete» Musik. Sie leistete sich einen neuen Verbreitungskanal, der pausenlos Musik liefert, umging damit die Plattengeschäfte und brauchte auch nicht für das «Wasser» zu bezahlen, das durch diesen Kanal lief. Uns Musikern wurde gesagt: Die Umsatzzahlen sind düster, wir müssen Leute entlassen, ihr müsst auch euren Beitrag leisten! Von da an wurden die Produktionsbudgets, wie sie in meinem Vertrag festgehalten sind, massiv unterschritten, die Personen, mit denen ich zusammengearbeitet hatte, wurden in mehreren Wellen entlassen. Da habe ich einen Anwalt beigezogen.

Wer für die Produktion eines Albums aufkommt, dem gehört auch das Master, die massgebliche Aufnahme für weitere Produktionsschritte. Da ich in Wirklichkeit die meisten Kosten getragen hatte, wollte ich auch Miteigentümer an den Rechten sein. Das Label weigerte sich, worauf ein langwieriger Rechtsstreit entbrannte.

*Trotzdem haben Sie in dieser Zeit neue Projekte realisiert, die Ihre grossen Erfolge und weniger bekannte Lieder aufgriffen. Zuerst die Tournee «Die Automaten». Wie sind Sie auf die Idee eines Maschinen-Orchesters gekommen?*

Da kamen drei Dinge zusammen: Mein Tournee-Veranstalter fragte an, ob ich eine Solo-Konzertreise machen wolle; im Film *The Sounds of Belgium* wurde ich auf den Orchestrion-Spezialisten Tony Decap aufmerksam; und ich wollte mich selbst und die aktuelle Technik übertreffen.

*Was machten die Automaten auf der Bühne anders als Musiker?*

Echte Musiker können eine Idee in der Schwebel halten, genau an dem Punkt, bevor das Ganze zusammenbricht ... Aus diesem fesselnden Moment entwickelt sich Eleganz, Schönheit, Wahrheit. Unter Musikern fliesst auch Energie, man fühlt, dass man hier und jetzt zusammen etwas erlebt.

*Wie war denn die Tournee mit den Maschinen, die jeden Abend dasselbe gemacht haben?*

Diese Maschinen eben nicht ... Wenn Sie die Videos anschauen, sehen Sie vielleicht, dass ich Arrangements auslöse. Es gibt Wechsel der Dynamik, regelrechte Remixes meiner Songs, erzeugt über die Pedale einer Kirchenorgel, die meine Techniker umgebaut haben, und ein DJ-Programm.

*Heute kann jeder auf seinem Smartphone Musik machen. Was bieten Ihre Automaten mehr?*

Sie sind akustisch, nicht elektronisch amplifiziert. Sie stimulieren die Luftmoleküle, schaffen einen Klangraum, nicht einfach einen Stereoklang. Das Ausgangsmaterial der Arrangements ist trotzdem im Computer gespeichert, aber ich als Musiker bestimme, löse all die Sequenzen aus, die wir in dreimonatiger Arbeit Note für Note programmiert haben. Eine Herkulesarbeit!

*Welche Atmosphäre wollten Sie beim Arrangieren dieser Automatenstücke schaffen?*

Ich war völlig hingerissen von noch nie dagewesenen Klangfarben, von der Idee, orchestrieren zu können. Und dann diese Plexi-Orgel mit ihren Modulationen, Tremolos, ihren inneren Geräuschen, die eine normale Orgel nie hervorbringen könnte. Ebenso das Automaten-Akkordeon, ein Meisterwerk von Tony Decap, und die beiden Teslapulen, deren Funkenschläge eine hörbare Fre-

quenz haben, die ich mit der E-Gitarre manipulieren konnte – gefährlich, aber spektakulär!

*Musiker bearbeiten ihre Stücke meist gern. Das Publikum möchte aber oft lieber die Studioversion wieder hören. Kennen Sie solche Reaktionen?*

Ich habe das schon nach meinem Album *1000 Vies* klargemacht: Eine Aufnahme ist eine Aufnahme, und ein Konzert ist etwas anderes. Mein Publikum, das verfolgt, was ich mache, wäre enttäuscht, einfach eine Reproduktion der CD zu hören.

*Am 15. Februar haben Sie nun die neue CD «Hüh!» mit den Traktorkestar-Versionen Ihrer Lieder und einigen neuen herausgebracht. Wie sind Sie auf diese Band gekommen?*

Ihr Klang, der sich in Hunderten von Konzerten herausgebildet hat, ihre Körperhaftigkeit und Verücktheit haben mir gefallen, auch die Punk-Haltung, die sich im Balkan-Brass zeigt. Sie macht Musik mit Lungen und Muskeln.

*Wer hat die Arrangements gemacht?*

Wir haben mein Repertoire angehört und die Lieder an die Musiker verteilt, die dazu Ideen hatten: Thierry Lüthi, Matthias Baumann, Simeon Schwab und ich. Die gemeinsamen Proben waren sehr direkt und demokratisch ... ganz schweizerisch halt: langsam – mühsam und respektvoll. (lacht)

*Diese Bearbeitungen sind weit von Ihrem üblichen Klangbild zwischen Rock und Elektro entfernt.*

Wenn wir spielen, sagen mir meine Ohren: «Beruhigt euch, was soll dieser Krawall?», aber aus meinem Mund kommt: «Schneller! Lauter!»

*Sie haben auch noch eine Beatboxerin dazugenommen. Warum?*

In der Kunst heisst es oft: weniger ist mehr. Aber ich denke manchmal: mehr ist mehr! Drei Schlagzeuger plus Steff la Cheffe, also vier Schlagzeuge, das ist «over the top», und das interessiert mich an diesem Projekt: über die Stränge schlagen. Nicht auf diesem kleinen Schiffchen mitfahren, auf dem alle sitzen und einen Weg suchen durch das schlechte Wetter, das da heisst: digitale Musik.